



Daniel Paul Schreber (1842-1911). Photo tirée de *Ornicar* ? n°28, janvier 1984.

SESSION 2023-2024

**COMMENT
S'ORIENTER
DANS LA CLINIQUE
DES PSYCHOSES**

Renseignements : Éric Zuliani ; ericzuliani@orange.fr ;
06 72 15 52 65

**LA SECTION CLINIQUE
DE NANTES**

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com - 06 72 15 52 65
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII



Le séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), *Écrits*, Seuil, 1966.

Séance 6, mars 2024 : Du côté de Schreber (2). La forclusion du signifiant du Nom-du-Père, alinéas 5 à 8, p. 563-568.

**L'étrange espace du sujet
par Gilles Chatenay**

Lors de notre dernière séance, en février, Élysabeth Cormier van Dam a posé la question de la distinction entre métaphore et métonymie. Lacan, commentant sa formule de la métaphore, dit que « la métaphore consiste dans la substitution dans la chaîne signifiante de S à S' . »

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \longrightarrow S \left(\frac{1}{s} \right)$$

(Formule de la métaphore dans la "Question préliminaire... ", page 557)

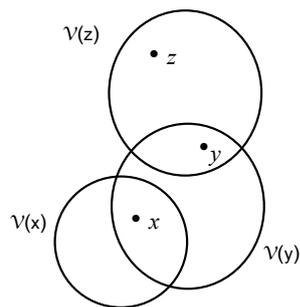
Elle faisait remarquer que la définition couramment admise de la métonymie, « une partie pour le tout », comme dans l'exemple princeps "cent voiles" pour "cent navires", met en jeu elle aussi une substitution. *Quid* alors de la distinction entre métaphore et métonymie? M'étant moi-même posé la question, j'ai proposé une réponse que je voudrais maintenant reprendre avec plus de rigueur.¹

¹ Éric Zuliani m'a rappelé que j'avais fait en 2012 une intervention au séminaire théorique sur métaphore et métonymie (« Métaphore et métonymie, un samedi matin, à Nantes »). Cette intervention s'appuyait sur l'analyse par Freud de l'oubli

Métaphore, métonymie et voisinages

Cette réponse, je l'ai inférée à partir d'un article de Nathalie Charraud, qui développe une topologie du signifiant² en termes de voisinages.³ Pour le dire rapidement, en mathématiques, dans un espace topologique défini par une famille d'ensembles ouverts, un voisinage d'un point est une partie de l'espace qui contient un ensemble ouvert qui lui-même contient ce point. Inversement, on peut définir une topologie à partir des ensembles de voisinages de chaque point, pourvu que ceux-ci satisfassent à une série d'axiomes que je ne développe pas ici.

Je vous propose un schéma très simplifié (et sans doute mathématiquement fautif) des voisinages de trois points x , y et z . Sur celui-ci, x et y sont voisins, comme y et z , mais z n'est pas dans le voisinage de x : la relation de voisinage n'est pas transitive.



Voisinages

Lorsque l'on dit *cent voiles* pour *cent navires*, ce qui est une métonymie, le signifiant *voiles* est sémantiquement proche de celui de *navires*. Ils sont dans le *voisinage* l'un de l'autre. Je ferai alors cette proposition : la métonymie met en jeu des signifiants qui sont dans le *voisinage* l'un de l'autre. La métonymie court de proche en proche, que cette proximité soit sémantique, phonétique comme les équivalences homophoniques de Schreber (*Santiago = Carthago*, *Chinesenthum = Jesum Christum*, etc.⁴), ou encore, que cette proximité soit logique ou contextuelle.

Lacan, dans son Séminaire III Les psychoses, prend pour exemple de métaphore le vers de Victor Hugo dans *Booz endormi*⁵, « Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ». *Sa gerbe* vient à la place de *Booz*, elle se substitue à Booz. Mais les deux termes n'étaient en rien proches avant que Hugo écrive ce vers (et jusqu'à ce que Lacan nous en parle). Le signifiant qui vient se substituer à l'autre signifiant *n'est pas* dans le voisinage de ce dernier.

Ce qui sépare la métonymie de la métaphore, c'est, dirais-je, le fait que le signifiant qui vient se substituer à un autre signifiant est, ou n'est pas dans le voisinage de celui-ci.

du nom *Signorelli* dans le chapitre « Oubli de noms propres », *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), Petite Bibliothèque Payot, 1967. Cette intervention est téléchargeable sur le site de la Section Clinique de Nantes.

² N. Charraud, « Topologie du signifiant », *Lacan et les mathématiques*, ed. Economica, collection Poche Psychanalyse, 1997, en cours de réédition.

³ (Wikipedia, « voisinages, mathématiques » :) En mathématiques, dans un espace topologique, un **voisinage** d'un point est une partie de l'espace qui contient un ouvert qui comprend ce point. C'est une notion centrale dans la description d'un espace topologique.

Par opposition aux voisinages, les ensembles ouverts permettent de définir élégamment des propriétés *globales* comme la continuité en tout point. En revanche, pour les propriétés *locales* comme la continuité en un point donné ou la limite, la notion de voisinage (et le formalisme correspondant) est plus adaptée.

La section précédente précise les propriétés des voisinages dans un espace topologique défini par sa famille d'ouverts. Il est toutefois possible de procéder de façon inverse : on peut définir une topologie en définissant l'ensemble des voisinages de chaque point pourvu que ceux-ci vérifient certains axiomes.

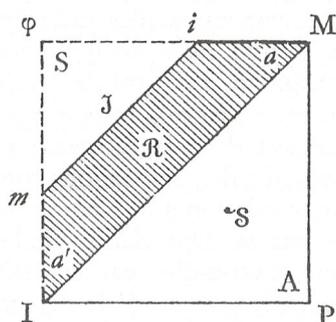
⁴ Cf. « D'une question... », *op. cit.*, p. 562.

⁵ J. Lacan *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses* (1955-1956), Seuil, 1981, texte établi par Jacques-Alain Miller, Chapitre XVII, Métaphore et métonymie.

Si maintenant je considère une chaîne métonymique de signifiants de proche en proche, c'est-à-dire de voisinages, où ces associations s'arrêtent-elles ? Le voisin de mon voisin de mon voisin de mon voisin est-il encore mon voisin ? La métaphore introduit une coupure dans la chaîne métonymique, une coupure dans les associations signifiantes⁶ : elle est en fait un acte, elle est une énonciation, l'émergence d'une position subjective.

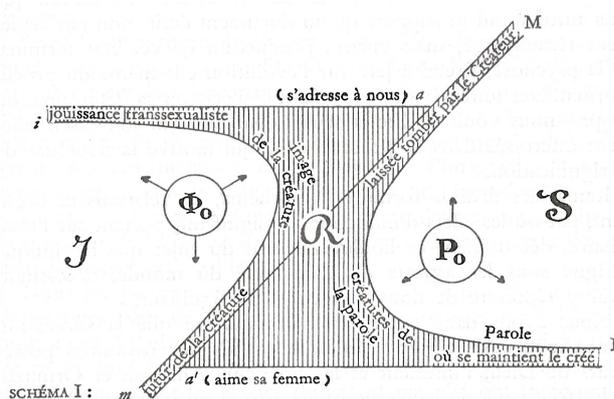
Position du sujet

Éric Zuliani, lors de la dernière séance de notre séminaire théorique, en se référant à Jacques-Alain Miller⁷, a souligné que la psychose était une structure, et que le *rejet* d'un signifiant (la forclusion), relevait une position subjective. Lacan dit ceci (*Écrits* p. 563) : « Essayons maintenant de reporter la position du sujet telle qu'elle se constitue ici dans l'ordre symbolique sur le ternaire qui la repère dans notre schéma \mathcal{R} . »⁸



Le schéma \mathcal{R} dans « Question préliminaire... », page 553.

Je ne vais pas commenter ici ce schéma dans le détail, sinon pour seulement remarquer que dans le paragraphe qui suit celui que je viens de citer, il est question de la place en P laissée vacante de la loi, du créé, du créateur, des créatures etc., soit de signifiants qui figurent dans schéma \mathcal{J} . Au fond, je risquerais que le schéma \mathcal{R} représenterait la structure de tout sujet, y compris psychotique lorsqu'il a produit une métaphore délirante, tandis que le schéma \mathcal{J} figurerait la topologie de l'espace subjectif de Schreber au cours de l'élaboration de celle-ci.



Le schéma \mathcal{J} , « Question préliminaire... » page 571.

⁶ Cf. par exemple l'analyse par Freud de l'oubli du nom *Signorelli*, déjà citée.

⁷ J.-A. Miller, « Sur la leçon des psychoses », *Actes de l'ECF*, n°13, juin 1987, version CD-ROM, Paris, EURL-Huysmans, 2007.

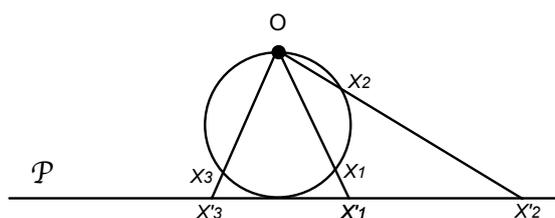
⁸ Bernard Porcheret, Jean-Louis Gault et Éric Zuliani ont développé la construction du schéma \mathcal{R} à partir du schéma \mathcal{L} et des ternaires symbolique et imaginaire.

Puisqu'il est question de places, je me propose de tenter un abord topologique du schéma \mathcal{R} et de son pendant, le schéma \mathcal{I} .

Le schéma \mathcal{R} et le trou dans l'Autre

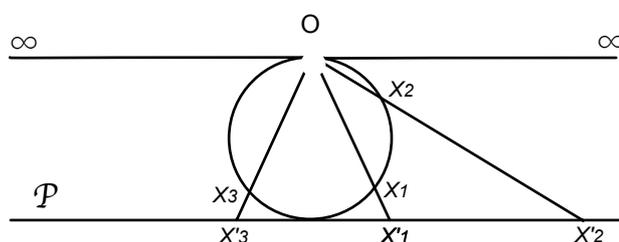
Dans sa note de 1966 (E. 553), Lacan dit que « ce que le schéma \mathcal{R} étale, c'est un plan projectif. » En somme, le schéma \mathcal{R} est une projection de quelque chose sur un plan. Pour imaginer ce qu'est cette projection, le plus simple me semble-t-il passe par la construction du *cross-cap* que présente le mathématicien David Hilbert dans le livre *Geometry and Imagination*.⁹

Posons une sphère sur un plan, et projetons chacun des points de la sphère sur le plan à partir du point O.



Projection d'une sphère sur un plan

Tous les points de la sphère ont leur représentant sur le plan \mathcal{P} ... *sauf* le point O. À la place du point O, il y a un trou. Mais on peut aussi dire qu'il est reporté à l'infini. Remarquons qu'il n'y a qu'un seul point à l'infini, et un seul trou : dans le schéma \mathcal{I} , P_0 et Φ_0 correspondent à un seul trou. Lorsqu'il parle du schéma \mathcal{I} , Lacan parle du trou, au singulier.



Un trou et un point à l'infini

Nous avons une sphère, ce qui convient bien à l'imaginaire spéculaire (le moi et l'autre, $a-a'$ et $i-m$) et aussi au narcissisme (le moi, petit a , et l'image de l'autre $i(a)$). Mais cette sphère est trouée – un de ses points n'a pas de représentation, et en tant que telle cette pseudo-sphère est réelle. Ou bien un point générateur de celle-ci est reporté à l'infini – *asymptotiquement*, pour reprendre un signifiant de Freud, et cité par Lacan à propos de son schéma \mathcal{I} .

La sphère du narcissisme, la pseudo-sphère de la régression topique au stade du miroir est trouée. Trouée, dirais-je, d'un trou *réel*.

⁹ D. Hilbert and S. Cohn-Vossen, *Geometry and Imagination*, Chelsea Publishing Company, reprinted by The American Mathematical Company, 1999, One-sided surfaces, pp. 305-321. (En fait, habituellement, on représente le plan projectif par la surface de Boy, qui est unilatère comme le cross-cap.) Mon collègue Herbert Wachsberger m'a raconté que Lacan et Jacques-Alain Miller avaient pris ce livre de Hilbert pour référence. Éric Zuliani, dans la dernière séance de notre séminaire, a fait référence à l'article de Jacques-Alain Miller « Supplément topologique à la question préliminaire » (*Lettres de l'École* n°27, Bulletin intérieur de l'École Freudienne de Paris, 1979.), qui développe une construction différente du plan projectif et des schémas lacaniens, mais proche de celle de Hilbert.

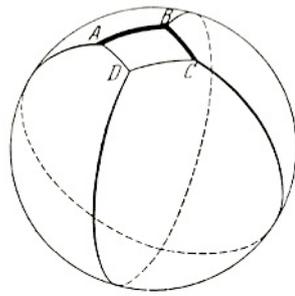


FIG. 303.

Sphère trouée (Hilbert, page 314).

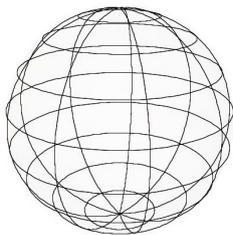
Dans le schéma \mathcal{R} , le fantasma recouvre le champ de la réalité R (note de bas de page E. 554).

$(\mathcal{S} \diamond a)$ L'algorithme du fantasma

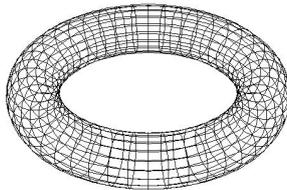
L'étrangeté de l'espace subjectif

Mais on pourrait dire aussi que le fantasma, en ce qu'il présente l'objet a , a pour fonction de suturer le trou réel de la subjectivité.

Ce qui revient à suturer la béance. La façon dont on la suture est faite produira différentes surfaces topologiques : la sphère, le tore, la bouteille de Klein ou le cross-cap.



Sphère



Tore



bouteille de Klein

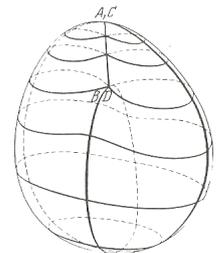
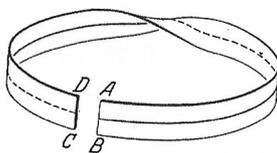
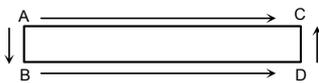


FIG. 305

cross-cap

Or, le champ de la réalité a la forme d'une bande de Mœbius : mI vient se coller à iM avec une demi-torsion.

Pour fabriquer une bande de Mœbius, on prend une bande de papier suffisamment longue ou une ceinture, on lui applique une demi-torsion puis on joint les deux bouts, de façon telle que les flèches se superposent :

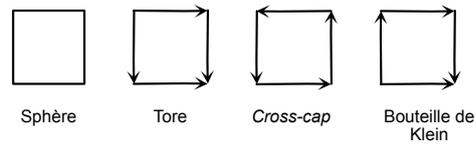


Bande de Mœbius (Hilbert, page 305)

Lacan, dans le Séminaire XVI D'un Autre à l'autre¹⁰, utilise des mêmes schématismes que celui de Hilbert pour la bande de Moebius¹¹ :

¹⁰ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 249.

¹¹ Suivant une proposition de Nathalie Charraud, je référerai ces quatre surfaces respectivement à l'objet oral, l'objet anal, le regard et la voix.



Bouteille de Klein et cross-cap contiennent au moins une demi-torsion mœbienne : mœbius, bouteille de Klein et cross-cap sont des surfaces unilatères.

Hilbert développe la construction d'un *cross-cap* à partir du trou de la sphère. Pour ce faire, il donne au trou la forme d'un carré, et coud ses bords en appliquant les torsions correspondant aux flèches du schéma :

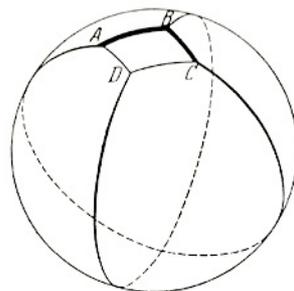


FIG. 303.

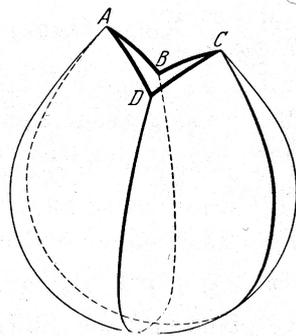


FIG. 304

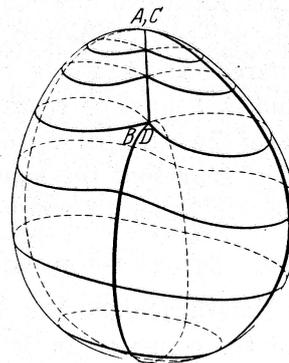


FIG. 305

Construction du *cross-cap* à partir d'un trou dans la sphère (D. Hilbert, page 314).

Le *cross-cap* est fait de ce que Lacan appelle l'*α-sphère*, une surface mœbienne (qu'il arrivera à Lacan d'appeler « mitre », comme la mitre d'un évêque) cousue sur une cupule.¹²

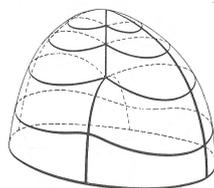


FIG. 310



« Mitre » + cupule (D. Hilbert, page 316)

¹² Sur la construction du *cross-cap* à partir de la perspective picturale, voir Gérard Wajcman : « Tableau ». Téléchargeable sur le site de la Section Clinique de Nantes.

Bande de Möebius, *cross-cap* et bouteille de Klein se présentent comme des surfaces. Mais en réalité, ces surfaces sont des projections en trois dimensions de coupures sur le plan projectif. C'est-à-dire qu'elles ne sont pas que des surfaces sur lesquelles le sujet se déplacerait, mais des espaces, et dirais-je des espaces *subjectifs*. Étranges espaces où la réalité familière de l'espace euclidien, de la portion de sphère, de la cupule, est cousue à une région de l'espace qui se rebrousse sur elle-même, une région où la distinction dedans-dehors, haut-bas, droite-gauche et devant-derrière sont les objets de torsions.

Or qu'est-ce que j'appelle espace subjectif ? L'objet petit *a* qui vient suturer le trou de la sphère narcissique est, dirais-je, une « enforme » de l'Autre : il donne sa forme à l'Autre. L'espace subjectif, dirais-je, c'est l'Autre.¹³ L'Autre a la structure topologique que lui confèrent le bord de l'objet *a* – l'Autre comme lieu, comme espace topologique, et l'Autre comme champ, champ du signifiant.

Pour en donner un exemple, qu'en est-il du regard ? Lacan dit que lorsqu'est présent l'objet regard, le sujet est bien plus regardé qu'il ne regarde. Où le sujet pourrait-il le situer ? En tout cas pas en face de lui, c'est-à-dire pas dans la cupule, pas dans la portion de l'espace euclidien dont nous sommes familiers, ni dans l'espace narcissique, ni dans l'image dans le miroir – l'image spéculaire ne présente pas le regard, elle met un voile sur celui-ci.

D'où suis-je regardé ? Potentiellement, de partout et de nulle part, en fait, depuis l'espace tordu de la mitre. Et après tout, nous pouvons en faire une expérience quotidienne, depuis que se multiplient les caméras de surveillance dotées d'algorithmes d'intelligence artificielle : le grand Autre nous regarde.

Et d'où viennent les voix ? Écoutons les sujets hallucinés.

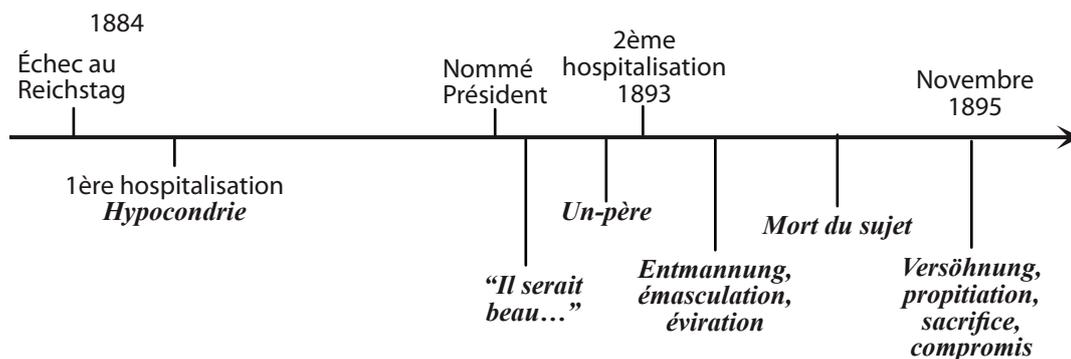
La lutte où le sujet s'est reconstruit

« C'est autour de ce trou où le support de la chaîne signifiante manque au sujet (...) que s'est jouée toute la lutte où le sujet s'est reconstruit. » (É. 564) Ce trou, dans le schéma \mathcal{I} , est noté P_0 et Φ_0 qui écrivent la forclusion du Nom-du-Père, l'échec subséquent de la métaphore paternelle et le vide de la signification phallique.

Mais ce trou ne se situe pas que dans le symbolique, une béance « déjà et naguère » s'était ouverte dans le champ de l'imaginaire, nous dit Lacan. Qu'est-ce qui avait ouvert cette béance *dans l'imaginaire* ? Dans son *post-scriptum*, Lacan dit (É. 577) qu'à l'appel au Nom-du-Père forclos est venu « rien d'autre qu'un père *réel* », c'est-à-dire un père incarné comme l'a avancé Éric Zuliani, et ajouterais-je, un père qui jouit, un père de la horde freudienne, et en cela un père ni symbolique ni imaginaire – réel. Et pour que la psychose se soit déclenchée, il a fallu que cet Un-père se soit situé en position tierce « dans *quelque relation qui ait pour base le couple imaginaire a-a'* ». C'est-à-dire le couple moi-objet ou idéal-réalité, « intéressant le sujet dans le champ d'agression érotisé qu'il induit. »

Et quand cet Un-père réel est-il venu à la place du Nom-du-Père forclos ? Je dirais que c'est probablement au tout début, ou juste avant la deuxième hospitalisation.

¹³ Cf. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 394 : « (...) tout ce qui va surgir de la répétition, de la reproduction répétée de cet enforme, c'est, à chaque fois, cet enforme lui-même. Et ceci, c'est l'objet *a*. » Dictionnaire *Le Grand Robert* : « Enformer » : mettre sur la forme, enformer un chapeau, une chaussure.



L'échec de la métaphore paternelle évide la signification phallique, vide le phallus de sa valeur de signifiant, et ainsi il ne se présente plus que sur son versant imaginaire, c'est-à-dire par l'image du pénis. C'est ainsi que je comprends que la béance ouverte dans l'imaginaire ne puisse trouver sa résolution, comme le dit Lacan (E. 564-565), que dans l'accomplissement de l'*Entmannung* – l'émasculatation, l'éviration.

À propos de ces deux traductions de l'*Entmannung*, je noterai que l'éviration porte sur le pénis, c'est-à-dire convoque l'anatomie, qui en l'occurrence est de l'ordre du registre imaginaire ; tandis que le terme d'émasculatation, s'il ne s'oppose pas à celui d'éviration, fait résonner, en plus, le signifiant *masculin*, et donc met en jeu la sexualité, donc l'ordre symbolique et l'œdipe freudien.

C'est ainsi que je comprends le commentaire que fait Lacan à l'opposition d'Ida Macalpine à la traduction en anglais d'*Entmannung* par *emasculatation*, et le fait qu'elle lui substitue celui de *unmanning* (castration, émasculatation, intimidation). Mais on peut aussi penser que Schreber est *unmanned*, ce qui signifie « non habité ») : « Repoussant comme impropre la mise en cause d'un organe qu'à se rapporter aux *Mémoires*, elle ne veut promettre qu'à une résorption pacifique dans les entrailles du sujet, entend-elle par là nous représenter le tapinois craintif où il se réfugie quand il grelotte ». (E. 564) Schreber, face à la transgression que comporte le fantasme "*Qu'il serait beau d'être une femme...*", serait, dirais-je, *unmanned* : non habité – le monde, à un certain moment du processus délirant, n'est plus habité que par des « images d'hommes torchées à la six-quatre-deux. », et Schreber n'est qu'un « cadavre lépreux conduisant un autre cadavre lépreux. » (E. 566, 568)

Être ou avoir le phallus

Si être le phallus, position féminine (*Girl = Phallus*), et avoir ou pas le phallus, position masculine, si ces deux positions s'excluent en principe, elle se confondent quand il s'agit d'un manque, dit Lacan. « Ce n'est pas pour être forclos du pénis, mais pour *devoir être* le phallus [symbolique] que le patient sera voué à devenir une femme. » (E. 565) Et Lacan en donne la logique : « faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes. » (E. 566) « C'est, nous dit-il, le sens du fantasme, à savoir l'idée qui lui était venue pendant la période d'incubation de la seconde maladie, "*qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement*". »

La mort du sujet et la régression topique au stade du miroir

Cette transformation en femme soulevait dans un premier temps son indignation. L'éviration, objet d'horreur, s'effectuait pourtant, et tous les hommes se révélaient aussi démunis que lui de tout phallus, n'étant plus que des "images d'hommes torchées à la six-quatre-deux". (E. 566) Les voix lui dressaient le portrait fidèle d'un « cadavre lépreux conduisant un autre cadavre lépreux. » (E. 568)

Cette dernière image, nous dit Lacan, est une « description brillante d'une identité réduite à la confrontation à son double psychique, mais qui en outre rend patente la régression topique du sujet au stade du miroir, pour autant que la relation à l'autre spéculaire s'y réduit à son tranchant mortel. »¹⁴ (E. 568)

Le sujet était mort, et l'humanité aussi. « Les voix lui avaient fait connaître après coup la date et le nom du journal dans lequel il était passé à la rubrique nécrologique », et les certificats médicaux de cette période de son hospitalisation décrivent le patient plongé dans la stupeur catatonique. (E. 567)

***La Versöhnung* : sacrifice, compromis raisonnable**

C'est justement la mort du sujet et la dégénérescence de l'humanité qui deviennent le ressort de l'acceptation de sa transformation en femme et de l'éviration : pour sauver l'ordre divin et régénérer l'humanité, il devra, dans un futur qu'il ne pourra rejoindre qu'asymptotiquement, devenir l'épouse de Dieu.

La satisfaction narcissique, l'idée de grandeur qu'apporte cette alliance avec Dieu ne saurait, nous dit Lacan, être le motif du thème homosexuel du délire. « Qu'il serait beau d'être une femme », énoncé où se dit explicitement l'investissement narcissique homosexuel du sujet, a précédé le processus de construction du délire jusqu'au sacrifice par lequel Schreber devient l'épouse de Dieu.

Freud pourtant le pensait dans son écrit sur Schreber, mais, nous dit Lacan, c'est parce qu'il n'avait pas encore formulé *l'Introduction au narcissisme*.¹⁵ (E. 567)

Gilles Chatenay

¹⁴ J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je » (1949), *Écrits, op. cit.*, p. 100.

¹⁵ Cf. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme » (1914), *La vie sexuelle*, PUF, 1969. , p. 81 à 83 : « quel est dans la schizophrénie le destin de la libido retirée des objets ? Le délire de grandeur que l'on trouve dans ces états nous indique ici le chemin. Ce délire est, assurément, apparu aux dépens de la libido d'objet. La libido retirée au monde extérieur a été apportée au moi, si bien qu'est apparue une attitude que nous pouvons nommer narcissisme. »